

**LA MÉTAPHORE NAZIE
OU
LA TRANSMISSION CONFISQUÉE**

1) Hitlériser l'histoire

Tout est Hitler, Hitler est partout. Dans le passé de l'Europe, dans son présent, dans son futur. J'en veux pour preuve deux événements de l'actualité : l'un concerne la remise des prix littéraires d'automne, le Goncourt et le Renaudot, à deux auteurs, excellents, Eric Vuillard et Olivier Guez, dont les romans traitent pour le premier de la visite que les grands industriels allemands rendent au Chancelier du Reich en Février 1933 pour lui faire allégeance. Le second relate l'histoire folle de la traque de Mengele, le médecin bourreau d'Auschwitz, réfugié en Argentine et au Brésil, poursuivi en vain par le Mossad et mort noyé sur une plage en 1979. Autre événement, minime et même ridicule, celui-là : caricaturé par Charlie Hebdo à propos de son silence sur l'affaire Tariq Ramadan, le directeur de Média part, Edwy Plenel, compare la couverture de Charlie à l'Affiche rouge placardée par les autorités de Vichy en 1944 pour dénoncer les combattants du réseau FTP-MOI (Francs Tireurs Partisans et Main d'œuvre immigrée). Il s'assimile par la même aux résistants de ce réseau face au pouvoir nazi. Rien de comparable entre deux écrivains de grand talent et la mégalomanie d'un directeur d'officine qui se drape dans le manteau du réprouvé (il s'en excusera ensuite). Sauf un point commun : ici ou là, le sentiment que nous vivons une éternelle avant-guerre, en suspension avant le troisième conflit mondial. Depuis un demi-siècle, tous les débats politiques ou philosophiques sont retranscrits dans la rhétorique du combat contre la peste brune et un néo-résistantisme bavard parasite la moindre controverse. A la première objection, le point Godwin est atteint : quiconque est en désaccord avec moi ne peut être qu'un nazi. La boussole nazie, invoquée à tort et à travers, est devenue le symptôme d'une désorientation historique.

Vous ne le saviez peut-être pas mais Hitler s'est précédé lui-même de plusieurs siècles dans l'histoire de l'humanité. Le Troisième Reich n'est pas ce régime arrivé au pouvoir par les urnes en 1933 et disparu sous les coups de boutoir de l'Armée rouge et des alliés dans les décombres de Berlin en mai 1945. Il est en quelque sorte la matrice de l'histoire européenne, ou pour le dire autrement son vrai visage. C'est ainsi que des historiens réclament pour les Africains, les Arabes, les Indiens d'Amérique du nord et du sud la jurisprudence de l'antériorité. « Il existe, nous dit la militante colombienne Amelia Plumelle-Urbe dans son livre *La férocité blanche* paru en 2001, une relation dynamique entre la destruction des indigènes d'Amérique, l'anéantissement des Noirs et la politique d'extermination introduite par les nazis en Europe dans la première moitié du XX^e siècle » (page 23). Et si les Etats Unis ont lancé une bombe atomique sur Hiroshima plutôt que sur Berlin, c'est parce que les Japonais n'étaient pas des Blancs ! Déjà en 1955, Aimé Césaire avertissait le « très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^e siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique et qu'au fond ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc et d'avoir

appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique » (Discours sur le colonialisme, page 13/14) C'est encore un historien Olivier Le Cour Grandmaison, qui nous explique, dans un livre au titre significatif, *Coloniser, Exterminer : sur la guerre et l'Etat colonial*, Fayard 2005 que les méthodes utilisées pour pacifier l'Algérie, massacre de prisonniers et de civils, razzias, destructions de cultures et de villages ont servi de laboratoire pour forger de nouveaux concepts, ceux de « race sans valeur », « d'espace vital » promis plus tard aux usages que l'on sait. Il exhume les écrits de 1846 d'un certain Eugène Bodichon, docteur en médecine, avocat passionné de l'extinction des races inférieures au nom du progrès- à commencer par les Arabes- pour expliquer que c'est bien là, dans la douce moiteur des colonies qu'a été imaginé, bien avant la destruction des Juifs d'Europe, un projet cohérent de génocide, pour reprendre le néologisme forgé en 1944 par le juriste polonais Raphaël Lemkin. Changement de paradigme : le colonisé soumis en Cochinchine, en Afrique occidentale, en Algérie à des règles exorbitantes par le Code de l'indigénat préfigure le statut des Juifs sous Pétain. Le régime pénal sous lequel vivaient les « indigènes » en Algérie, soumis à des amendes exorbitantes et au régime de la responsabilité collective était bien celui de la terreur totalitaire de l'Allemagne nazie. Sous les aspects d'un travail impartial, Olivier le Cour Grand maison se fixe un seul objectif : par une prophétie à rebours, raccrocher le petit wagon de la conquête de l'Algérie au grand train de la Shoah, en transposer terme à terme le vocabulaire, l'ambiance, l'esprit.

C'est enfin un professeur de philosophie, Louis Sala Molins qui, commentant le Code noir (1685) édicté par Colbert sous le règne de Louis XIV pour régir les relations entre les maîtres et les esclaves dans les îles des Amériques, réclame réparation pour l'esclavage sur le modèle des Juifs demandant réparation à l'Allemagne : « Que le droit s'en empare. Et qu'il impose réparation à sa hauteur sachant qu'il ne gommara pas pour autant la crapulerie de ce génocide utilitariste dont les descendants actuels et à venir des victimes garderont inentamé le droit (...) d'en gérer la mémoire comme bon leur semblera ou comme ils pourront ». Mais assimiler le commerce triangulaire à un génocide, oublier que les négriers, en bons utilitaristes, n'avaient aucun intérêt à décimer leur force de travail et devaient l'acheminer dans le meilleur état possible, de l'autre côté des mers, c'est là encore réclamer à son profit l'incrimination maximale : le nazisme aurait commencé du jour où l'homme blanc, portugais, espagnol, hollandais a posé son pied sur les rivages de l'Afrique ou de l'Amérique, y semant la mort, le chaos, la destruction.

Tout se passe comme si le troisième Reich était un trou noir qui a littéralement avalé les uns après les autres les siècles qui l'ont précédé. Au risque de manipuler l'histoire pour faire plaisir à telle ou telle minorité. Tous les despotes et tyrans de l'Europe ne sont pas réductibles à Hitler, lequel n'est pas une marque déposée. Nul besoin de « nazifier » l'esclavage pour le rendre odieux. On a du mal à penser la barbarie au pluriel, que tous les crimes de masse ne sont pas des génocides, que tous les génocides ne se ressemblent pas entre eux, qu'il y a là aussi une gradation et une diversité dans l'épouvante. Ce n'est pas minimiser la traite ou le colonialisme que de ne pas les rabattre sur le gazage des Juifs et des Tziganes entre 1942 et 1945. Ils constituent un autre département du Mal puisqu'il semble qu'en ce domaine l'imagination humaine soit sans limites. Et ceux là mêmes qui veulent contester l'unicité et la singularité de la Shoah lui rendent hommage en voulant à toute force aligner leur tragédie sur cette dernière. On a forgé une nouvelle histoire sainte ;

trouver de Spartacus à nos jours une seule et unique figure du Paria dont la chronique s'écrirait rétrospectivement à partir du national-socialisme. Le grand calvaire de l'opprimé, depuis l'aube des temps, doit se dérouler sous l'ombre de la Croix Gammée.

2) Auschwitz, c'est nous, c'est plus vous

Il faut en convenir, plus de 70 ans après la capitulation du Troisième Reich, la pédagogie de la Shoah a échoué. Tant de livres, de films, de débats pour en arriver à ce qu'au début du XXI^e siècle le génocide des Juifs et des Tziganes ne puisse plus être enseigné dans de nombreuses écoles françaises comme le révéla le rapport Obin dès 2004. Que s'est-il passé ? Effet de saturation, sentiment que les Juifs accaparent sur leurs seules personnes toute la souffrance du monde ? Sans doute et la multiplicité des commémorations a contribué à placer le peuple mosaïque dans une élection douteuse, source de jalousie. Bel exemple d'un témoignage de sympathie qui se retourne contre ses bénéficiaires, les transforme en rivaux mimétiques qu'il faut expulser pour prendre leurs places. Auschwitz, étouffé sous son propre succès, est devenu la véritable « religion civile » de l'Occident, notre scène primitive : comme l'a exprimé l'écrivain hongrois et prix Nobel 2002, Imre Kertzes, le kitsch s'est emparé d'elle et l'a tuée. L'événement s'est détaché de son contexte, s'est élevé au-dessus du siècle comme une sorte d'astre sidérant. C'est une sacralisation redoutable car le risque existe que les Juifs soient à nouveau sacrifiés sur l'autel de ce culte dont ils sont les idoles transitoires. A preuve l'assimilation de la Shoah, en Iran et ailleurs, avec une croyance, « la confusion du fait et de la foi » (André Glucksmann), d'un événement historique avec une liturgie précise. Si certains osent critiquer Mahomet, alors pourquoi ne pas rire de Dachau, Bergen Belsen comme l'a fait le gouvernement de Téhéran dans une exposition de caricatures anti israéliennes et anti sionistes, une première fois en 2009, une seconde le 14 mai 2016. Il n'est pas excessif de dire qu'Auschwitz rend fou, produit du droit et du délire tout à la fois. Il est devenu l'étalon or de l'ignominie humaine, le « nouveau Golgotha » (Jean Paul II) comme si le Christ était mort là-bas une seconde fois. Postérité rétrospective : on a relu l'histoire à partir de lui, il a mis le passé en délibéré permanent, a créé de nouvelles qualifications pénales. Le malheur juif est devenu la mesure du malheur universel et ses particularités -pogrom, diaspora, génocide- sont revendiquées par tous les hommes. Mais il donne lieu aussi à un contre-sens calamiteux : il fascine non comme une abomination mais comme un trésor dont on croit possible de retirer des avantages. On n'a pas tant sensibilisé l'opinion à une abjection majeure qu'alimenté une métaphysique perverse de la victime. Auschwitz est devenu un monstrueux objet de convoitise. D'où la frénésie à vouloir accéder à ce club très fermé et le désir d'en déloger ceux qui s'y trouvent déjà.

A cet égard, on peut considérer la Shoah de deux façons : comme une théologie négative qui fait des Juifs les agents d'une malédiction particulière ou comme un concept ouvrant à l'intelligence des crimes de masse. Il y eut des génocides avant 1942 et toute l'histoire de l'humanité est en un sens l'histoire d'un crime contre l'humanité. Depuis Nuremberg, les exterminations, celle des Amérindiens, des Aborigènes australiens, des Arméniens, des Hereros en Namibie et, plus récemment, celle des Tutsis au Rwanda ont été regardées d'un autre œil et ce sont les abominations hitlériennes qui ont rendu plus intolérable encore l'oppression coloniale. Ce procès ne fut pas seulement la manifestation de la justice des vainqueurs : il a fait œuvre créatrice, comme l'avait vu Karl Jaspers dès 1946, il a instauré les

prémices d'un ordre pénal nouveau. Jamais événement n'aura ouvert plus large interprétation au point d'être revendiqué par des forces hostiles les unes aux autres. Une chose est de dire : le malheur juif a tracé la voie et permis de penser le nôtre, une autre d'affirmer qu'il occulte notre misère et doit être évincé. Au lieu d'être une catastrophe et un avertissement pour l'humanité entière, le Génocide devient alors, par un processus de kidnapping symbolique, une source d'avantages politiques et moraux illimités. Se judaïser de la sorte, au besoin en se déclarant plus juif que le juif, indigne désormais du rôle qu'il s'octroie, c'est s'assurer une situation inexpugnable, une sorte de rente morale perpétuelle. D'où le nouvel antisémitisme inattendu depuis 1945 : l'envie du Juif comme déporté, parangon du malheur. Par un contresens fondamental, cette haine insatiable, immémoriale, est alimentée par cela même qui devrait la contenir, la persécution des Juifs. Les nouveaux candidats à l'étoile jaune voient dans le Génocide non le summum de la barbarie mais l'occasion d'une distinction par le malheur : toute contrariété d'une minorité est désormais retranscrite dans le langage de l'Holocauste, avec la volonté d'en écarter ceux qui s'y trouvent déjà, de les décréter illégitimes.

3) Pour un génocide inclusif ?

Toute transmission est aussi une trahison, la reconstruction d'un héritage que l'on recueille et que l'on réinvente à partir d'éléments hétéroclites. Il y a des transmissions qui bégaiement et d'autres qui innovent, bifurquent. Il y a une façon d'être « fidèlement infidèle » (Jacques Derrida) qui est une manière de trahir les siens en leur rendant hommage, en portant leur message ailleurs. Le grand art en la matière consiste, dans les relations parents/ enfants par exemple, à ne pas reproduire les défauts de ceux que l'on rejette. Toute contestation d'une autorité est aussi souvent reproduction involontaire de cette même autorité. Ce qui est vrai de la vie familiale l'est également de la vie politique : chaque révolution destitue un dictateur pour en installer un autre, la victime d'hier, à peine installée au pouvoir, s'empresse de persécuter à son tour. On ne passe pas de la servitude à la liberté, on se contente souvent de changer de chaînes. Ce fut le tourniquet infernal du XX^e siècle, la tragédie du communisme et de ses avatars.

Mais il y a aussi une manière de voler aux anciennes victimes leur propre histoire. Désormais Auschwitz est un crime imputé aux Juifs eux-mêmes. Comme l'a expliqué l'ancien maire travailliste de Londres, Ken Livingstone en 2016 : « Hitler était sioniste ». Témoin encore, cette réflexion de Sir Iqbal Sacranie, secrétaire général du conseil musulman de Grande Bretagne jusqu'au en 2006 et qui se proposait de remplacer l'Holocaust Memorial Day (dédié à la Shoah) par le Genocide Day : « Le message de l'Holocauste « plus jamais ça » n'a d'utilité que s'il est plus inclusif. On ne doit pas avoir une approche discriminatoire de la vie humaine. Les musulmans se sentent exclus et blessés par le fait que leurs vies n'ont pas la même valeur que celles qui furent perdues durant l'Holocauste » (Dans les victimes du génocide arabo-musulman, Sir Iqbal Sacranie inclut les Palestiniens et les Irakiens mais non les Kurdes gazés par Saddam Hussein). Voyez aussi cette affirmation devenue presque un lieu commun : les Musulmans en Europe en 2017 seraient l'équivalent des Juifs des années 30,40. L'islamophobie serait le nouvel antijudaïsme. Ce sont les musulmans les vrais maudits alors que les Juifs, surtout depuis la création de l'Etat d'Israël, seraient passés dans la catégorie des dominants.

L'analogie bien sûr est délicate : l'antisémitisme est par essence racialisé, il ne conteste pas le judaïsme en tant que croyance mais les Juifs en tant que peuple, pour ce qu'ils sont. En outre, dans les années 30, les Juifs ne jetaient pas des bombes sur toute la surface du globe au nom du vrai Dieu et n'allaient pas égorger des prêtres dans les églises. De ce principe d'équivalence, on en vient au principe de substitution. Qu'est-il arrivé aux Juifs depuis la création d'Israël ? Une malédiction pigmentaire : ils ont blanchi. Comme l'explique l'historien Enzo Traverso, jadis en Europe comme aux États-Unis les Noirs et les Juifs combattaient ensemble le racisme et le colonialisme. Puis les Juifs, surtout depuis 1948, ont franchi « la ligne de couleur », se sont enrichis, sont devenus « Blancs » c'est-à-dire oppresseurs. Avec la fin de l'antisémitisme, le Juif est entré dans la race supérieure (la blanche), avec Israël, il est entré dans la maladie européenne du nationalisme et c'est ce qui l'a perdu. Sorti du ghetto, il n'incarne plus cette « altérité négative » qui le rendait unique autrefois. « L'outsider interne n'est plus le juif : il est maintenant l'Arabe et le Noir, c'est-à-dire l'ex-colonisé, résidant en métropole et devenu citoyen français ». Conclusion : les Juifs ont démerité de leur titre de Parias lequel devrait revenir désormais aux Musulmans ou aux Africains. On touche là à un trait spécifique de la modernité : l'antisémitisme s'exprime de nos jours dans les mots de l'anti-racisme, du respect de l'autre, de l'insurrection des opprimés. Ce pourquoi il n'est plus l'apanage de la seule extrême droite mais un réflexe de l'ultra gauche et d'une partie du monde musulman. Stupéfiante inversion des valeurs : le tabou est devenu le meilleur propagateur de l'épidémie qu'il est censé combattre. C'est au nom de la résistance à « la bête immonde » que l'on reconduit les anciennes ségrégations et la haine des Juifs.

Cela permet de minimiser les crimes qui ont émaillé l'histoire française récente : depuis dix ans, pas moins de 10 citoyens français ont été tués parce que Juifs, de Ilan Halimi à Sarah Halimi, par des islamistes ou assimilés. Sans oublier les agressions multiples, les menaces, les insultes qui ont obligé près de 60 000 Juifs à quitter le département du 93 pour se regrouper ailleurs. Là où l'Islam est majoritaire, dans la France de 2017, les Juifs ne peuvent tout simplement plus vivre ! Pendant la même période les seuls musulmans tués l'ont été par d'autres musulmans extrémistes, de Toulouse en 2012 à Nice en 2016. Mais une fois l'équivalence établie entre antisémitisme et islamophobie, se met en place une démarche subtile d'expropriation : la judaïsation des musulmans entraîne tout doucement la nazification des Juifs à moins qu'ils ne renient tout lien avec Israël. Le vrai Juif aujourd'hui porte le keffieh et parle l'arabe, l'autre n'est qu'un imposteur qui usurpe un titre de propriété. Comme le disait l'intellectuel américano-palestinien Edward Saïd en 2000 dans un interview à Haaretz : « Je suis le dernier Juif d'Israël, un Juif palestinien ».

Comment réagir à ce racket sémantique ? En combattant les pathologies du langage, en résistant à l'emballement sémantique des expressions toutes faites. Il arrive que les langues tombent malades comme on l'a vu dans l'histoire des totalitarismes du XX^e siècle. Le combat est d'abord intellectuel : quiconque s'empare du vocabulaire s'empare des cerveaux et installe le mensonge au cœur de l'esprit. Bien penser, c'est d'abord bien peser ses mots, retrouver l'intelligence des faits historiques, apprendre à distinguer et hiérarchiser les événements. C'est le premier acte de la résistance. Les armes de la raison et de la nuance sont faibles mais ce sont les seules dont nous disposons pour démonter la nouvelle barbarie, les nouvelles impostures.